Jacqueline Lichtenstein. La Tache aveugle : essai sur les relations de la peinture et de la sculpture à l'âge moderne

Denys Riout

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/1750>

DOI : 10.4000/critiquedart.1750

ISBN : 2265-9404

ISSN : 2265-9404

Éditeur

Groupe d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2004

ISBN : 1246-8258

ISSN : 1246-8258

Référence électronique

Denys Riout, « Jacqueline Lichtenstein. La Tache aveugle : essai sur les relations de la peinture et de la sculpture à l'âge moderne », *Critique d'art* [En ligne], 23 | Printemps 2004, mis en ligne le 23 février 2012, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/1750> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/critiquedart.1750>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

Archives de la critique d'art

Jacqueline Lichtenstein. La Tache aveugle : essai sur les relations de la peinture et de la sculpture à l'âge moderne

Denys Riout

RÉFÉRENCE

Lichtenstein, Jacqueline. *La Tache aveugle : essai sur les relations de la peinture et de la sculpture à l'âge moderne*, Paris : Gallimard, 2003, (NRF Essais)

- 1 Jacqueline Lichtenstein prolonge ici la réflexion qu'elle avait menée sur les rapports entre dessin et coloris dans la peinture¹ : ainsi qu'elle le rappelle, après Ad Reinhardt, la sculpture est ce contre quoi on bute lorsqu'on se recule pour regarder un tableau. La voici donc aux prises avec une autre topique, la rivalité entre ces deux arts. Elle connut de multiples rebondissements depuis que la Renaissance assura l'hégémonie de la peinture qui s'adresse aux yeux, sens noble par excellence, quand la sculpture relève du toucher, approche dévalorisée parce que plus corporelle. Cet argumentaire italien, explique l'auteur, est mis à mal, en France, par les changements d'ordre épistémologique apparus au XVIIe siècle. L'expérience tactile, plus fiable que la vision, souvent trompeuse, est alors réputée pourvoyeuse de vérité. Voici donc la sculpture promue art pour les philosophes.
- 2 Or, au XVIIIe siècle, quand apparaît l'esthétique, les vertus cognitives de la sculpture jouent, paradoxalement, en sa défaveur dans la mesure où « elles répondent moins aux exigences et aux finalités de l'art qu'à celles de la raison » (p. 110). L'illusion picturale, au contraire, propose des plaisirs proprement esthétiques car, si elle éveille le désir de toucher, elle affiche dans le même temps la vanité du geste. Ce plaisir est en outre réflexif : le spectateur jouit d'un désir qu'il sait interdit et il en connaît la cause, la

surface plane du tableau. Le clivage entre le sculpteur-philosophe et le peintre-artiste nourrit les polémiques, au XIX^e siècle, lorsque se liguèrent un rejet de tout art philosophique, et une condamnation de l'héritage antique, c'est-à-dire essentiellement de la sculpture, modèle pédagogique, étalon du goût, honnie au nom de la modernité.

- 3 Ainsi résumée, à gros traits, la trame de cette aventure spéculative ne rend évidemment pas compte de la richesse de l'ouvrage. Cet essai s'attache moins à l'histoire des œuvres qu'à celle des discours. Ils recourent aux mille et une finesses de l'argumentation et J. Lichtenstein sait en déployer les implications. Ses analyses nous entraînent dans les méandres d'une histoire conceptuelle aussi complexe que fascinante. Elles nous invitent à relire des auteurs célèbres que nous croyions bien connaître —Diderot ou Huysmans, par exemple— comme à nous intéresser à des critiques plus méconnus, tel Guizot. Guidés par l'auteur, nous comprenons mieux pourquoi « jusqu'à une date récente, la question de l'art s'est en effet toujours identifiée à celle de la peinture » (p. 24).
- 4 En fait, c'est toute l'histoire de la modernité, aujourd'hui révolue, qui se dessine dans l'opposition entre la sculpture monochrome, art du passé, et la peinture, ses fards et ses charmes. Cette archéologie des conceptions longtemps dominantes met au jour une *autre* histoire, une histoire qui donne toute leur place aux vaincus. Celle des vainqueurs, nullement diminués, s'en trouve éclairée.

NOTES

1. Son livre, *La Couleur éloquente : rhétorique et peinture à l'âge classique* [Paris : Flammarion, 1989, (Idées et recherches)] est rapidement devenu un ouvrage de référence (rééd. coll. Champs, 1999).